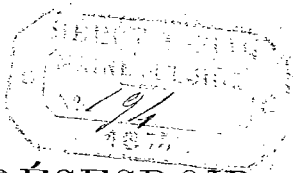


LES
COMPAGNONS DU DÉSESPOIR



par

AL. DE LAMOTHE



—
TOME DEUXIÈME
—

PARIS.

CH. BLÉRIOT, LIBRAIRE - ÉDITEUR

Directeur de l'Ouvrier et de la Gazette des Campagnes

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
1875

Ligot

9

LES COMPAGNONS DU DÉSESPOIR

CHAPITRE I^{er}

La Nouvelle-Calédonie

Au loin, à plusieurs milliers de lieues de la France et comme perdue au milieu de cette poussière d'îles, premiers germes d'un monde nouveau encore à l'état de formation, se soulève sur les flots d'un océan sans bornes la Nouvelle-Calédonie. Hier inconnue, aujourd'hui devenue fameuse, cette terre sert de prison à toute une population de forçats et de transportés, que la mère patrie, obligée de les rejeter de son sein, a parqués aux extrémités du monde, moins pour les punir de leurs crimes que pour assurer sa tranquillité, en leur faisant une patrie nouvelle où ils puissent, à l'ombre de son drapeau et de sa protection, se réhabiliter par le travail et mériter par le repentir un pardon qu'elle serait fière et heureuse de leur accorder.

Depuis le jour où, quittant nos ports, des vaisseaux nombreux ont cinglé vers cette île de la régénération, emportant dans leurs

flancs plus de six mille condamnés, tous les yeux se sont tournés vers elle, bien des questions ont été adressées aux marins qui l'avaient visitée.

Cette curiosité, ou plutôt cet intérêt s'attachant à une colonie naissante n'a rien que de légitime; forçats ou transportés politiques, les exilés sont encore, ou du moins peuvent redevenir Français, et comme les convicts australiens faire souche d'une population honnête, vigoureuse, qui par ses vertus et son patriotisme effacera bientôt le souvenir de crimes lavés par l'expiation.

Qu'il nous soit donc permis, et dans cet espoir et aussi dans l'intérêt de nos lecteurs étrangers aux mœurs, aux habitudes et à l'histoire des tribus néo-calédoniennes, comme à la géographie de cette île, décrite trop souvent d'une manière purement fantaisiste, de coordonner à leur intention les documents sérieux et exacts qui seuls pourront leur donner une idée exacte du théâtre nouveau sur lequel va se dérouler le drame des Compagnons du Désespoir.

Devinée plutôt que découverte par notre célèbre navigateur Bougainville, pendant son voyage aux Nouvelles-Hébrides, en 1768, la Nouvelle-Calédonie ne fut visitée que six ans plus tard, en 1774, c'est-à-dire il y a juste un siècle, par le capitaine Cook, qui lui donna le nom qu'elle porte, à cause, disait-il, de la ressemblance de ses montagnes avec celles de l'Écosse.

En 1791, un autre français, d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de l'infortuné Lapérouse, en reconnut la côte occidentale et y perdit un de ses meilleurs officiers, le chevalier de Kermadec, qui fut enterré dans un îlot voisin ou, en 1869, le ministre de la marine fit ériger en sa mémoire une pierre commémorative, que l'on peut encore y visiter.

Malgré ces deux explorations on savait encore bien peu de chose sur cette île, que les brisants qui l'entourent rendent si difficile à aborder, et sur laquelle il était périlleux de descendre, à cause de l'anthropophagie des naturels, quand d'intrépides missionnaires, ces

soldats de la croix et ces pionniers de la civilisation, qui partout ont précédé les armées, demandèrent, en 1843, à être débarqués au milieu des sauvages, non pour s'emparer de leur île, mais pour conquérir leurs âmes au christianisme et les arracher aux ténèbres d'une idolâtrie féroce.

Cette demande fut accueillie par le gouvernement français, et le 19 décembre 1843 la gabare *le Bucép'ale*, commandée par M. La Ferrière, et détachée à cet effet de la station de l'océan pacifique, entra dans le havre de Balade, pour y déposer les Pères Viard et Rougeyron, deux frères laïques et Mgr Douarre, évêque *in partibus* d'Amata, dont le siège épiscopal devait être dans la Nouvelle-Calédonie.

Depuis l'expédition de d'Entrecasteaux, les naturels de Balade n'ayant reçu la visite d'aucuns blancs, se figuraient que les vaisseaux dont ils apercevaient de temps en temps les voiles à l'horizon, étaient conduits par des génies qui s'en servaient pour descendre du ciel et y remonter.

Ce ne fut donc pas comme des hommes, mais comme des dieux que les porteurs de la bonne nouvelle furent accueillis à Balade; plusieurs des principaux chefs de l'île vinrent dans leurs pirogues au-devant d'eux, agitant des morceaux de *tapa*, ou étoffe blanche, en signe de respect; le rivage était couvert de naturels, accourus sous les palétuviers qui ombragent les bords du Diahot, et qui, se jetant dans la rivière, se disputaient l'honneur de transporter sur leurs épaules jusqu'à terre les missionnaires, les officiers et jusques aux matelots.

Le hasard, ou plutôt la Providence, avait fait atterrir les Français dans la partie la plus fertile de l'île, dans cette riche vallée, d'un côté ouverte sur l'océan pacifique, de l'autre, s'épandant entre des collines aux contours arrondis, qui s'étagent en forme d'amphithéâtre, aux mille cascades bondissant à travers la verdure, et que couronne la sombre masse d'une antique forêt.

Tout en ces lieux annonçait l'abondance et la paix ; des villages ombragés de superbes cocotiers s'élevaient sur la colline ou groupaient leurs cases sur les bords du fleuve dont les eaux limpides portaient la fraîcheur dans les champs de bananiers, d'ignames et de taros.

L'équipage du *Bucéphale* abondamment nourri dans les cases coniques des chefs ou alikis, entouré de prévenances par les sauvages qui chantaient et dansaient en l'honneur de leurs hôtes, crut avoir trouvé le paradis terrestre ; l'état-major et les missionnaires n'étaient pas loin de partager cette confiance.

Il fut donc décidé que le siège de la mission serait établi au village même de Balade, et aussitôt les matelots se mirent à construire avec des troncs d'arbre et du chaume le palais de paille du nouvel évêque.

Ce fut, dit l'historien de la mission, le jour de Noël que Mgr d'Amata prit possession de son domaine apostolique : « La mission fut inaugurée par une messe solennelle d'actions de grâces à laquelle assistèrent l'équipage du *Bucéphale*, et un grand nombre d'indigènes. Il faisait un temps admirable, et tout concourait à embellir cette pieuse cérémonie. Une enceinte de cocotiers dessinait l'abside d'un temple auquel un ciel du bleu le plus pur servait de voûte. Un dais de feuillage ombrageait l'autel que les mains industrieuses des missionnaires avaient paré de guirlandes fraîchement cueillies. Le chant des oiseaux perchés dans les arbres et le bruit de la vague qui se mêlaient aux accents religieux, contribuaient à donner à cette touchante cérémonie, un caractère de simplicité et de grandeur dont les naturels eux-mêmes furent vivement impressionnés. »

Les jours suivants se passèrent dans le calme le plus parfait, et l'on put croire qu'il suffisait que la croix eût été plantée sur cette terre bénie pour que toutes les tribus, renonçant à leurs poétiques superstitions, vinsent avec empressement, se ranger sous son ombre.

Le 22 janvier 1844, le *Bucéphale* quittait le mouillage et s'éloignait du rivage hospitalier en saluant de neuf coups de canon la chaumière épiscopale de Mgr d'Amata.

Le capitaine La Ferrière n'avait aperçu que le beau côté de la médaille; le rapport qu'il fit de son exploration ne pouvait que tromper ceux qui le lurent.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis le départ du navire, que déjà toutes les illusions des missionnaires s'étaient envolées.

Au beau temps avait succédé la saison des pluies, sous la triple action de la chaleur, des insectes et de l'humidité, les bois de construction de la case, piqués de vers et pourris, tombaient en ruines, les broussailles étouffaient les plantes semées dans le jardin, les naturels refusaient toute assistance aux prêtres blancs, contre lesquels les sorciers les avaient ameutés, tentaient d'incendier leur misérable cabane, pillaient leurs provisions et célébraient jusque sous leurs yeux d'horribles festins, dans lesquels ils se repaissaient de la chair de leurs ennemis vaincus.

Malgré les mauvais traitements, une famine épouvantable et une peste qui fit périr un nombre considérable de naturels, les missionnaires n'en continuèrent pas moins leurs travaux apostoliques avec cette généreuse tenacité que peut seule engendrer la foi.

Toujours en danger d'être massacrés et dévorés, ils s'avancèrent jusqu'à Yenguène, soignant les malades, baptisant les enfants, résistant à toutes les fatigues, et par leur courage en imposant à leurs plus cruels ennemis.

La corvette le *Rhin* les retrouva en 1845, luttant sur la brèche et décidés à y mourir. Elle leur laissa, avec des provisions dont ils avaient un besoin extrême, un boule-dogue auquel ils donnèrent le nom de Rhin, et qui leur rendit d'éminents services en effrayant les sauvages qui, n'ayant jamais vu de chien, le prenaient pour un *chef*, lui offraient des présents et lui adressaient même des discours.

L'année 1846 fut marquée par un événement qui ne contribua pas

peu à mieux faire connaître l'île océanienne. La corvette *la Seine* fit naufrage sur les coraux dont la Nouvelle-Calédonie est entourée, et l'équipage, composé de deux cents hommes, dut forcément débarquer sur un point nommé Pouébo, à neuf milles de Balade.

Le commandant Lecomte utilisa son séjour de deux mois à faire relever, par les officiers de marine, le plan d'une partie de la côte.

Mgr d'Amata fut, pendant tout ce temps, la Providence des matelots ; en revanche ceux-ci cultivèrent le jardin des missionnaires auxquels le commandant laissa en partant quelques embarcations pour assurer leurs communications avec divers points de la côte, et le gouvernement reconnaissant fit présent aux Pères, de graines, d'instruments, et de quelques objets dont ils pussent faire cadeau aux sauvages pour gagner leur confiance.

De nouveaux établissements avaient été fondés à Pouébo et à Yenguène, le catholicisme avançait à pas lents, mais d'une manière qui désormais paraissait assurée, les Pères n'étaient plus assez nombreux pour pouvoir suffire à leurs travaux, Mgr d'Amata partit pour l'Europe, afin d'en ramener de nouveaux ouvriers.

Il n'était pas encore de retour qu'arrivait la corvette *la Brillante*, elle trouva la mission anéantie, le magasin pillé, l'église brûlée, les missionnaires assiégés par les sauvages peints en noir, barbouillés d'ocre et poussant des hurlements de démons.

Soixante-quinze matelots, débarqués en armes, ne suffirent pas pour les effrayer, ils avaient juré la mort des blancs et déjà dévoré presque vivant, un frère assommé à coups de casse-tête.

Attaqués par ces cannibales, les marins firent feu, les mirent en fuite vers la montagne, brûlèrent les cases des chefs, coupèrent les cocotiers et se retirèrent en emmenant avec eux les courageux ouvriers obligés d'abandonner la vigne du Seigneur.

Cela se passait le 20 août 1847; le 21 du même mois, *la Brillante* s'éloignait, ne laissant derrière elle que des ruines fumantes et ensanglantées.

Les missionnaires n'avaient cependant pas renoncé à la conquête pacifique de cette terre, déjà arrosée de leurs sueurs et de leur sang; à son retour d'Europe, Mgr d'Amata les retrouva établis, depuis le 15 août 1848, sur la grande île des Pins, située à l'extrémité opposée de la Nouvelle-Calédonie, et aujourd'hui devenue célèbre dans les fastes de la transportation.

Ils s'étaient remis à l'œuvre et bientôt la maisonnette épiscopale s'éleva au haut d'un petit monticule qui dominait le port de l'Assomption.

Les Pères, quoi qu'en puissent dire certains ignorants, font marcher partout l'œuvre de la civilisation avec l'enseignement des vérités chrétiennes.

Mgr d'Amata, mécanicien habile, établit de ses mains une grande roue hydraulique; le Père Chapuy organisa une scierie mécanique et dota le village, jusqu'alors privé d'eau, d'un puits abondant; un autre s'adonna à l'agriculture, un quatrième prit soin du troupeau.

Moins féroces que ceux des grandes terres, les sauvages laissaient faire ces étrangers bienfaisants qui, peu à peu, prirent sur eux un ascendant moral dont leur liberté n'avait rien à redouter.

L'île des Pins n'était pourtant qu'un poste avancé, d'où les missionnaires surveillaient la grande terre; plusieurs fois ils essayèrent d'y débarquer; reçus avec un feint repentir, ils faillirent y être massacrés: l'anthropophagie des Nouveaux-Calédoniens avait repris avec plus de fureur et s'exerçait surtout aux dépens des pêcheurs de trépan, sorte de mollusques que de hardis spéculateurs viennent recueillir sur les coraux pour les vendre aux Chinois.

Quinze marins, appartenant à l'équipage de *l'Alcmène*, commandée par M. d'Harcourt et envoyée pour prendre les relèvements de l'île, dont on commençait en France à pressentir l'importance commerciale, tombèrent victimes de la perfidie des sauvages, qui se partagèrent leurs membres dans un abominable festin, en 1851.

La vengeance terrible qui suivit de près cet attentat épouvanta pour quelque temps les sauvages et permit à Mgr d'Amata de venir s'établir de nouveau à Pouébo.

La croix qu'il planta pour la seconde fois sur cette terre ne devait plus être arrachée, la bonne semence qui, si longtemps avait paru stérile, commença à germer vigoureusement et, lorsque debout entre les bras du Père Rougeyron, son inséparable compagnon, le mercredi 27 avril 1853, l'apôtre infatigable rendit sa belle âme à Dieu; sa tâche était accomplie, et la Nouvelle-Calédonie, entamée par le catholicisme, était déjà assez mûre pour la civilisation.

Pendant ce temps-là, la colonie anglaise de l'Australie avait pris un prodigieux essor; la France sentit quel puissant intérêt elle avait de posséder dans le voisinage de Sydney une colonie qui pût servir de lieu de ravitaillement pour ses nationaux et d'exutoire pour le trop plein de ses bagnes.

Sur le rapport du commandant d'Harcourt, le ministre de la marine faisait remettre au contre-amiral Febvrier-Despointes, alors à Sydney, l'ordre secret de prendre possession de cette île, sur laquelle aucune puissance civilisée n'avait encore planté son drapeau.

Il était plus que temps.

Les Anglais convoitaient, eux aussi, cette proie, et une expédition se préparait à Sydney même pour s'en emparer.

Grâce à une habile comédie, l'amiral sut endormir la vigilance anglaise et partit inopinément.

Il était à peine sorti du port, que les soupçons des Anglais se réveillèrent; cinq heures plus tard un de leurs navires cinglait à toute vapeur vers la côte australienne.

Mais le navire français sut conserver son avance.

Quand les Anglais arrivèrent, ils purent voir de loin le pavillon tricolore flottant au haut d'un mât, qu'entouraient les chefs sauvages et le contre-amiral, accompagné de son équipage, sous les armes

Au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français, le commandant en chef des forces françaises, dans la mer Pacifique, prenait possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, l'île des Pins, Ouéva, Lifou et Mare, le 24 septembre 1853.

Ici finit ce que nous pourrions appeler l'histoire ancienne de la Nouvelle-Calédonie; nous n'avons plus qu'à faire connaître son histoire moderne.

Six gouverneurs se sont succédé dans cette colonie, depuis le contre-amiral Febvrier-Despointes, qui fut le premier.

M. Tardy de Montravel, le second, par ordre de date, fut le fondateur de la capitale actuelle, Nouméa.

Préoccupé surtout de trouver une position militaire, où la petite garnison française pût facilement tenir en respect les indigènes qui la cernaient de tous côtés et d'être maître d'un port sûr pour se ravitailler, il fit construire un petit nombre de cabanes, entourées d'un retranchement, au pied de montagnes arides et presque au centre d'une rade immense, fermée par la presqu'île Ducos, au nord; et abritée au sud par l'île de Nou.

Après s'être débarrassé de ses ennemis les plus turbulents, en achetant l'alliance de Walton et de Jack, deux chefs de tribu qui vendirent leurs frères, il fit l'acquisition, pour 40,000 fr., de l'île de Nou, appartenant à un Anglais, et fit appel aux colons français, dont quelques-uns vinrent s'installer à Nouméa ou dans ses environs, à Saint-Vincent, à Païta et autres lieux, pour y faire le commerce de l'huile de coco.

Malgré tout cela, la Nouvelle-Calédonie continuait à n'être que nominativement possession française; quelques points seuls, sur son extrême lisière, étaient occupés, et encore n'était-ce qu'au péril de leur vie que les Français s'aventuraient à habiter en dehors de l'enceinte palissadée de Nouméa.

Soixante-douze blancs, tués et mangés, dans l'espace de seize ans, en sont la preuve. Les sauvages voisins du chef-lieu de la co-

lonie massacrèrent douze colons en un seul jour; la baie du Massacre, sur le territoire de Kuanné, ne doit son surnom qu'à l'égorgement d'un poste, en 1861. En 1864, le chef Gondou, implacable ennemi des Européens, surprenait l'équipage de *la Reine-des-Iles*, à l'entrée de la rivière et, avec sa bande, se repaissait des cadavres des malheureux matelots. En 1867, ce même Gondou faisait enlever le colon Tagnard, à 500 mètres du poste. En 1857, Bouarate, le chef d'Yenguène, faisait décapiter une douzaine de Canaques catholiques, de la mission de Puebó, toute voisine, et offrait à ses alliés un festin, dont leurs membres rôtis faisaient la partie la plus succulente. En 1868, un poste de six soldats fut, presque sur le rivage, massacré et dévoré.

En vain on échelonnait les postes le long de la côte, à Canala, Pouébo, Ouagape, Bondé, Bourai, Gatope, etc., il fallut, pour pouvoir atteindre et châtier un ennemi invisible, qui se glisse comme un serpent à travers les broussailles, lance sans bruit sa zagaie ou brise le crâne du colon surpris, avant qu'il ait pu pousser un cri, organiser une milice nationale, destinée à les combattre avec les mêmes armes que les naturels employaient.

Telle fut l'origine du corps, devenu fameux, des tayos-fusils, gendarmerie indigène, indisciplinée et féroce qui, si elle a rendu de grands services, a commis d'épouvantables atrocités.

Aujourd'hui, le rivage est relativement sûr, mais le centre de l'île offre encore des dangers, et les explorateurs assez hardis pour s'aventurer dans la montagne, les condamnés qui seraient tentés d'y chercher un refuge, courent positivement le risque d'y être dévorés.

Dans quelques années sans doute, ces dangers auront disparu, et la vie des colons sera protégée, plus encore par l'influence salutaire du catholicisme que par la force des armes. Mais quoi qu'on en dise, ce moment n'est pas encore venu.

Dans la Calédonie, comme partout ailleurs, il ne faut cesser de le répéter, parce que c'est la vérité, les missionnaires servent d'a-

vant-garde à la civilisation ; les premiers ils ont posé le pied sur cette terre vierge , y ont arboré ce drapeau de la croix , sur lequel il est écrit : « Par ce signe tu vaincras ; » cette île , ils l'ont fertilisée de leur sang et de leur sueur , et aujourd'hui , les Canaques , prêts à se jeter sur les soldats et les colons isolés , saluent avec respect ces robes noires qui s'avancent , sans autre arme que la prière , sans autre ambition que la conquête des âmes.

Seize chapelles ont germé sur ce sol ingrat , trente prêtres sillonnent cette contrée encore inaccessible à tous autres.

Civilisateurs par l'exemple comme par la parole , les Pères Maristes ont obtenu à 20 kilomètres de Nouméa , sur la rivière Saint-Louis , une concession de 3,000 hectares , véritable ferme-modèle sur laquelle ils ont élevé un établissement important où s'instruit la jeunesse , où les malades et les infirmes trouvent une retraite assurée.

A quelques kilomètres plus loin , dans un site admirable , se trouve l'établissement religieux de la Conception , siège central des missions ; à Pombo , devenu la seconde ville de la colonie , à l'extrémité de l'île , des sœurs de l'ordre de Cluny , dirigent une maison de jeunes filles ; le catholicisme s'infiltré partout.

Une mesure qui donna sans doute un grand essor à notre colonie , mais qu'il faut l'avouer , est loin d'avoir contribué à la moraliser , fut la résolution prise par le gouvernement français , de supprimer les chiourmes et d'envoyer désormais ses forçats à la Nouvelle-Calédonie.

Le 9 mai 1864 , le premier convoi des ouvriers de la transportation arriva et s'installa aussitôt sur l'île de Nou.

On les y occupa aussitôt à construire , sur la partie de l'île qui regarde la ville , vingt corps de bâtiments en pierres , charpentés de fer , alignés comme les tentes d'un camp , et destinés à loger chacun 100 transportés. En même temps que le bagne , s'élevèrent des constructions pour les officiers , une vaste caserne , une boulangerie , des ateliers , un hôpital et une chapelle.

C'était tout une ville qui poussait comme par enchantement ; une vacherie fut installée au centre de l'île , d'immenses jardins tracés sur le versant ouest ; un second hôpital sortit de terre , en quelques mois l'île changea d'aspect.

Mais de trois mois en trois mois arrivaient de nouveaux vaisseaux, apportant chaque fois un nouveau contingent de condamnés , il fallut encore agrandir le pénitencier, dans lequel le nombre des transportés atteignait, dès 1871, le chiffre de 1,930.

Le contre-coup de cette augmentation de population ne tarda pas à se faire sentir dans la nouvelle capitale, les cases provisoires, construites par les colons, car, dans le principe, Nouméa ne devait être qu'un poste militaire, se changèrent en maisons plus confortables ; des rues furent tracées et de grands bâtiments, l'hôtel du gouvernement, le trésor, le magasin de la flotte, la direction de l'artillerie, la caserne d'infanterie de marine, l'imprimerie s'élevèrent successivement le long de la baie.

Pour toutes ces constructions et pour les nouvelles industries, il fallait des bras, et l'on ne pouvait pas compter sur ceux des indigènes, le gouvernement saisit cette occasion de récompenser les forçats les plus laborieux et les plus soumis ; plusieurs furent employés dans les bureaux, à l'imprimerie, au musée, d'autres obtinrent la permission de s'engager chez les colons ; plus tard, s'ils persistaient à bien se conduire, ils pourraient devenir propriétaires, s'établir sur la grande terre, cultiver le sol, faire venir leur famille et se réhabiliter par le travail.

Par contre, les récalcitrants et les paresseux eurent la juste part qui leur revenait dans la distribution des peines et des récompenses. Toute tentative d'évasion fut punie, pour la première fois, de la fustigation et d'une prolongation de dix ans de peine ; il fallait cela pour assurer la sécurité des colons.

Du reste, les évasions furent peu nombreuses, il est difficile de s'échapper d'une île que 250 lieues de mer séparent de la terre la

plus voisine, et quant à songer à se cacher dans les montagnes, c'était courir à une mort cruelle par la faim ou le casse-tête.

Les indisciplinés eurent la double chaîne, l'exil dans les postes échelonnés sur la côte, et entourés par les cannibales.

Les autres, au nombre de sept ou huit cents, furent employés, une partie à faire des routes, à cultiver le jardin d'acclimatation, à servir comme infirmiers, le reste à couper du bois dans la baie Proni, à construire des postes, à travailler les métaux dans les ateliers de la marine.

Ce mélange de sévérité et d'indulgence, soutenu par une discipline de fer, réussit sur ces natures féroces, les moins indomptables semblèrent plier, quelques-uns revinrent au bien.

Malheureusement ces bons germes allaient être étouffés sous l'avalanche de six mille communeux expulsés de France après la crise terrible qui se termina par la prise de Paris, et que le gouvernement déversa sur la Nouvelle-Calédonie, sans les astreindre au travail, à l'obéissance et à la discipline.

Après avoir fait connaître la Nouvelle-Calédonie, au point de vue moral, il est nécessaire de donner une idée exacte, au point de vue géographique de cette île, d'autant plus inconnue que beaucoup d'écrivains semblent avoir pris à tâche de la dépeindre de la manière la plus fausse, soit en en faisant un enfer sur le seuil duquel il faut écrire comme sur celui du Dante :

Vous qui entrez ici, renoncez à toute espérance,

Soit qu'au contraire, se plaçant à un point de vue optimiste, ils n'y aient vu qu'une délicieuse Arcadie, arrosée par des ruisseaux de lait et de miel, une sorte d'Eldorado et de lieu de délices.

En réalité, la vérité est aussi éloignée de l'une de ces extrémités que de l'autre.

La nouvelle patrie des déportés n'est pas plus un paradis qu'un

enfer, tout au plus serait-elle un purgatoire s'ils savaient y profiter de leur séjour pour s'amender.

Pays étrange pour les habitants du vieux monde, l'île dont nous parlons ne ressemble en rien à ce qu'ils connaissent.

Située presque à nos antipodes, c'est-à-dire sous nos pieds, notre nuit est pour elle le jour, notre jour la nuit; janvier y marque le milieu de l'été, juillet le milieu de l'hiver, août, septembre et octobre représentent son printemps, mars, avril et mai son automne.

La chaleur y arrive du nord où brille le soleil, le froid y vient du sud.

En réalité il n'y a pourtant que deux saisons, celle des pluies et des ouragans qui dure trois mois, du 15 décembre au 15 avril, celle de la sécheresse et des brises régulières, qui persistent pendant neuf mois.

Dans les mois les plus chauds, le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de 36 degrés centigrades; dans les plus froids, il ne tombe pas au-dessous de 14 degrés centigrades; la glace et la neige y sont donc inconnues.

Le tonnerre y gronde rarement: une fois ou deux tout au plus dans une moyenne de trois ans; les ouragans, moins rares, y prennent quelquefois des proportions d'épouvantables cyclones.

Le ciel même n'y ressemble pas à celui de nos contrées, les étoiles n'y sont plus les mêmes; Sirius, l'immense constellation du navire, les nues phosphorescentes de Magellan, et enfin la Croix-du-Sud les remplacent.

Longue d'environ 270 kilomètres sur 55 de largeur en moyenne, la Nouvelle-Calédonie présente une superficie égale à trois fois l'étendue de la Corse et, à un habitant par hectare, ce qui est la proportion de nos colonies, pourrait nourrir deux millions d'habitants.

Dans l'axe de sa plus grande longueur, de la baie de Prony à celle de Balade, sa direction va du nord au sud; un récif madréporique

l'enveloppe dans toute sa longueur comme une vaste couronne elliptique, en dedans de laquelle, entre le récif et la terre, s'étend une mer intérieure, calme et unie.

Affleurant l'eau par ses bords, l'île va s'élevant vers le centre, formé par deux lignes de montagnes parallèles, de formation récente, les unes stériles, les autres couvertes de bois et coupées dans tous les sens par des vallées étroites et irrégulières, ne s'élargissant qu'à l'embouchure des nombreuses rivières qui descendent de la montagne et coupent l'île transversalement, sauf la rivière Diahot. Celle-ci coule dans le sens de la longueur de l'île vers son extrémité nord et arrose la belle vallée du même nom, devenue récemment célèbre par la découverte d'un gisement d'or dans les flancs de la vallée.

Hérissée de montagnes, dont les points culminants atteignent 12 ou 1,500 mètres, l'île est arrosée par de nombreux cours d'eau, souvent torrentueux, et s'épanchant, sur la côte occidentale, en vastes marais, bordés de palétuviers, dont les racines forment, dans l'eau saumâtre, un inextricable lacis.

En revanche, les lacs sont très-rares, et c'est à peine si l'on en rencontre quelques-uns dans le sud, entre des montagnes, dont les dépressions argileuses forment cuvette.

En quelques endroits le sol est sablonneux et aride, souvent ocreux ou argileux, tout donne à penser qu'un riche banc de houille traverse l'île d'un bout à l'autre ; le marbre, l'ardoise, le fer, la serpentine abondent dans la Nouvelle-Calédonie.

Voici pour ses richesses minéralogiques.

Quant aux produits agricoles, quoique le terrain compacte domine un peu trop, on peut assurer qu'il est admirablement disposé pour recevoir toutes les plantes qu'on voudra y acclimater. L'exposition de Nouméa, en 1860, en a donné la preuve ; la vigne y produit deux récoltes par an, et presque tous les arbres à fruits de l'Europe prospèrent sur la côte occidentale, tandis que la côte orien-

tales, plus chaude, semble particulièrement propice aux plantes tropicales.

Les missionnaires ont prouvé que la canne à sucre, le caféier et le cotonnier, réussissaient admirablement ; quant à l'élevage de^s bestiaux, il est aussi facile qu'en Australie, et le Père Verquet qui, il y a quelques années, faisait le trajet de Balade à Pouébo, dit que son regard s'étendait au loin dans la plaine, se reposant sur un paysage ravissant par la variété des sites : c'étaient des bosquets, des ruisseaux, des groupes de cabanes et des prairies verdoyantes.

Les herbes de ces prés naturels, ajoute le missionnaire, étaient si élevées que l'on n'apercevait plus que le bout des cornes des vaches qui y paissaient ; les moutons y étaient comme ensevelis ; les ondulations de ces hautes herbes, agitées par le vent, imitaient les vagues de la mer, et quand les naturels passaient à côté de moi, ils ressemblaient à des voyageurs, dont la tête seule aurait apparu au-dessus des flots.

Tout cela est assurément fort beau ; mais ces prairies splendides, ces légumes énormes, ces fruits exquis, ne poussent pas naturellement ; la terre calédonienne, pour être fertile, demande des engrais, de la culture, un travail assidu ; elle n'est généreuse que pour l'homme qui travaille, ingrate pour ceux qui prétendraient se croiser les bras en attendant que la manne leur tombe du ciel.

Déjà ces famines périodiques, qui la désolaient à l'arrivée des missionnaires, famines telles que les Néo-Calédoniens, paresseux comme tous les sauvages, insoucieux de l'avenir ainsi que tous les peuples dans l'enfance, étaient, quoique peu nombreux, décimés par le fléau qu'ils n'avaient pas su conjurer, et réduits, pour tromper leur appétit, à vivre d'écorces d'arbres, de terre même, qu'ils mangeaient, sous forme de boulettes, et à s'entre-dévorer entre eux.

Il est vrai qu'alors ils ne possédaient ni le riz, ni le blé importés chez eux par les missionnaires, qu'ils n'avaient ni bœufs ni mou-

tons, ni chevaux, qui aujourd'hui y prospèrent, mais la nature ne s'en était pas montrée pour cela moins généreuse envers eux.

Des végétaux nombreux, inconnus en France et, pour la plupart, même en Europe, servaient à leur subsistance : l'*igname* d'abord, énorme pomme de terre à tige grimpante, de couleur blanche, ou violette, deux espèces de *taros*, autre racine féculente, qui ne se développe bien que dans les terrains noyés, le *cocotier*, 32 espèces de *canne à sucre*, sept ou huit espèces de *bananiers*, aux fruits sucrés et nourrissants, le *papayer*, qui donne un fruit analogue pour le goût à l'abricot, le *nani*, arbrisseau dont les pousses, bouillies, rappellent le chou comestible, le *bancoul*, qui donne des noix, le *jalé*, le fruit triangulaire du palétuvier, quelques variétés de fougères charnues, une sorte de haricot sauvage, et enfin diverses racines plus ou moins féculentes.

La faune y est moins riche, n'y étant représentée, lors de l'arrivée des Européens, que par un seul mammifère qui, par sa forme, est presque un oiseau, et assurément un des plus dégoûtants, la grande chauve-souris, roussette ou vampire, dont, en dépit de sa laideur repoussante, les naturels se montrent très-friands ; du reste ni bœufs, ni moutons, ni porcs, ni chiens, pas même des rats, qui n'y sont arrivés qu'en traversant la mer sur nos navires.

Sans être très-communs, les oiseaux n'y sont pas rares, les perruches surtout et un certain nombre de petits oiseaux d'une merveilleuse richesse de plumage.

Quant aux reptiles, on n'en connaît aucun de venimeux, et parmi eux ne se trouve aucun serpent.

Mais si la terre n'offre pas des ressources très-abondantes, la mer en revanche abonde en mollusques, en tortues, en poissons les plus exquis ; les huîtres s'y pendent par grappes innombrables aux racines des palétuviers, hantées par les poulpes, les crabes, les homards et les oursins ; sur tous les récifs abondent les grosses coquilles : bénitiers, trochus, casques, porcelaines, tritons et nautilus, en tout

plus de six cents espèces recherchées pour leur chair par les indigènes, pour leurs admirables couleurs par les naturalistes et les curieux.

Malheureusement, au milieu de cette abondance existe le danger: si les animaux qui vivent sur la terre sont tous parfaitement inoffensifs dans la Nouvelle-Calédonie, il n'en est pas de même des coquillages et des poissons qui fourmillent dans ses lagons; beaucoup sont vénéneux sous l'apparence la plus innocente.

Cinq hommes de l'équipage du *Catinat* moururent, en 1856, dans des douleurs atroces, pour avoir mangé d'une espèce de sardine dont l'aspect diffère peu de celle qui fréquente nos côtes; le capitaine Cook faillit éprouver le même sort pour avoir goûté de la chair d'un tétrodon. Le lethein qui, jeune, est un mets délicat, est, à l'âge adulte, un violent poison. Plusieurs coquillages offrent les mêmes périls; enfin, il en est qui, vénéneux pendant six mois de l'année, peuvent être mangés impunément pendant les six autres.

La population indigène de notre nouvelle colonie ne s'élève qu'à 40 ou 50,000 âmes, divisées en tribus très-inégales, dont les unes comptent jusqu'à 2,000 individus, pendant que d'autres n'en renferment pas 500.

De préférence ces tribus habitent, soit le long du littoral où la mer fournit abondamment à leurs besoins, soit auprès des cours d'eau qui fertilisent leurs champs de taros et d'ignames; mais comme elles sont presque toujours en guerre les unes avec les autres, les plus faibles se réfugient dans les montagnes, où elles se cachent, jusqu'au jour où, se sentant en force, elles redescendent dans la plaine ou sur le rivage, pour tomber à l'improviste sur leurs ennemis, les tuer, les dévorer, détruire leurs cases et leurs plantations.

Rendus plus féroces encore par l'isolement, la misère et l'ignorance, ces tribus sont de toutes les plus à craindre, celles sur lesquelles, à cause de leur vie presque nomade, les missionnaires ont

le moins d'influence et qui résistant avec le plus d'opiniâtreté à la civilisation, continuent à persévérer dans leur férocité native et à pratiquer le cannibalisme le plus horrible chaque fois qu'elles trouvent l'occasion de l'exercer.

Quelque lieu qu'habitent les Néo-Calédoniens, plaine ouverte ou gorge sauvage, quel que soit le degré de leurs progrès en civilisation, tous appartiennent à la même race, la grande famille Mélanésienne dont ils ont tous les caractères distinctifs.

Leur taille diffère peu de celle des Européens, en restant cependant plus égale; car parmi eux il est extrêmement rare de rencontrer des nains ou des géants. Leur peau teintée de bistre, dont la couleur varie du tabac blond au chocolat brun, a quelque chose de fuligineux et manque de ce brillant qui lustre les membres des nègres de l'Afrique équatoriale. Chez tous, la chevelure est épaisse et forte, crépue chez les uns, floconneuse et ondulée chez les autres; les lèvres sont épaisses, pendantes, lippues, le nez aplati sans être épaté, la barbe noire et frisée, l'œil grand, d'un brun tirant sur le jaune, les dents admirables, le front étroit et fuyant, la physionomie à la fois fausse et féroce.

Un caractère particulier à cette race est d'avoir le pied presque prenant comme celui du singe; cette conformation singulière donne aux Calédoniens une facilité extraordinaire pour grimper; aussi s'élancent-ils avec une légèreté incroyable au sommet des arbres dont le tronc est le plus lisse, et ont-ils l'air, dans leur ascension, de marcher plutôt que de grimper.

Nageurs merveilleux, ils se jouent dans l'eau comme des dauphins, se rient du requin, quand ils peuvent l'apercevoir, et traversent, avec l'aisance la plus merveilleuse, de vastes espaces de mer, alors même que les vagues sont le plus furieuses.

La laideur des Calédoniennes est connue; elles contribuent, par vanité, à la rendre encore plus repoussante en se rasant la tête et se déchiquetant les oreilles.

Hommes et femmes sont capables de déployer, à un moment donné, une force considérable, mais il faut que l'effort soit de peu de durée : ils résistent mal à la fatigue.

Leur vie est courte, leur vieillesse précoce ; très-rarement un vieillard dépasse soixante ans ; le climat est sain pourtant, et les marais n'y engendrent pas la fièvre ; mais la mauvaise nourriture et peut-être plus encore l'absence presque complète de vêtements, exposant leurs corps à toutes les influences de variation de la température que le rayonnement nocturne fait baisser d'une manière sensible, les prédisposent-elles à des maladies précoces.

Le Néo-Calédonien sait bien quand il mange, mais rarement il sait quand il mangera de nouveau ; aussi, par prévision, engloutit-il, en une seule fois, une masse de nourriture capable d'effrayer l'Européen le plus vorace.

En revanche, il soutient mieux la faim et se montre moins difficile sur le choix des aliments : la chair noirâtre de la chauve-souris, les grosses araignées, les insectes les plus dégoûtants, tout lui est bon, pourvu qu'il puisse l'engloutir dans son estomac.

Mais rien, paraît-il, n'est succulent pour lui comme la chair humaine ; les nouveaux convertis qui en ont goûté s'en souviennent avec délices et avec regrets.

— E laleï, e laleï, disait au Père Rougeyron, un de ses féroces catéchumènes, en lui passant la main sur les mollets, un jour que le missionnaire avait relevé son pantalon pour passer l'eau.

E laleï, cela signifie : c'est bon cela, c'est très-bon, et le sauvage faisait claquer ses mâchoires en gourmet habitué à choisir ses morceaux.

L'industrie, chez eux, est à l'état d'enfance ; leurs canots consistent en un tronc d'arbre creusé et effilé à ses deux extrémités ; leurs pirogues doubles en deux canots maintenus par des traverses, à une distance d'un mètre, et sur lesquelles ils établissent une sorte de plate-forme où se placent deux mâts, pourvus chacun d'une voile triangulaire.

Pas un clou n'entre dans ces constructions primitives ; les ligatures se font avec des cordes, dont la fibre ligneuse du coco a fourni la matière première, l'écorce flexible d'un arbrisseau sert d'étope, la résine du pin colonnaire remplace le goudron.

Sur ce frêle esquif, le Néo-Calédonien charge ses filets tressés de fibres et part pour les grands récifs, avec autant d'insouciance que s'il montait la meilleure embarcation.

Sa maison ne vaut pas mieux que sa barque.

Elle ressemble pour la forme, comme pour les matériaux, à une ruche à abeilles.

Une tribu veut-elle se construire un village, elle choisit l'emplacement au bord d'un ruisseau ou d'une rivière, s'il est possible, au milieu d'un bouquet de cocotiers ou de figiers baniens, et aussitôt hommes et femmes se mettent à l'ouvrage.

Un cercle de trois à quatre mètres est d'abord tracé sur la terre, et des poteaux d'un mètre enfoncés de distance en distance sur la circonférence, dont un pieu de trois à quatre mètres, formé par un jeune pin, occupe le centre ; un treillis de branches réunit les poteaux et, tapissé d'écorce de niaouli, forme la muraille extérieure ; cela fait, il ne reste plus qu'à couvrir l'édifice d'un toit conique, reposant sur le pieu central et venant s'appuyer sur tout le pourtour de la case. Ce toit de chaume est cousu plutôt que fixé aux poteaux rangés en cercle et traversé au centre par l'extrémité de l'appui central, que l'on surmonte d'un tabou, ou divinité, grossièrement découpée en bois, quelquefois d'un crâne d'ennemi tué, si la case appartient à un grand guerrier, ou d'un simple coquillage.

A cette ruche, point de fenêtre, mais une porte, ou plutôt un rideau en paille, recouvrant une ouverture si basse qu'il n'est possible d'entrer qu'en rampant.

Quelques pierres plates servant de foyer, une natte étendue sur le sol battu et tenant lieu de lit, une grande marmite de terre pour cuire les ignames ; voilà tout le mobilier ; le propriétaire peut s'installer, le palais est terminé.

Les cases des chefs de tribus ne diffèrent guère des plus simples que par leurs dimensions plus vastes, la hauteur du poteau central qui s'élève quelquefois jusqu'à douze mètres, et des sculptures grossièrement colorées, appliquées en dehors sur les pieux de la circonférence.

Seuls, les descendants des plus anciennes familles, car chez ces sauvages le prestige de l'aristocratie est singulièrement enraciné, peuvent surmonter le sommet de leur toit et le drapeau qui le surmonte d'une effigie d'oiseau.

Voici pour le logement.

Le village achevé et la colonie installée, c'est aux femmes qu'incombe le devoir de cultiver la terre; la vie de ces pauvres créatures est rude en Calédonie comme dans tous les pays où l'Évangile ne les a pas réhabilitées, elles ne sont pas les compagnes de l'homme, mais ses esclaves, il leur impose les travaux les plus pénibles, se repose et les bat si l'ouvrage n'est pas bien fait.

La hache et le feu leur servent à déblayer le terrain, une pique de bois à labourer la terre, à la remuer, à faire les trous pour y déposer les ignames, qu'ensuite il faudra arroser abondamment, débarrasser des mauvaises herbes, ramer avec des tuteurs coupés dans la brousse voisine, et enfin récolter quand après dix mois elles seront parvenues à leur entière maturité.

Le taro est encore plus pénible à cultiver; généralement c'est aux flancs d'une colline que se fait la plantation, dans une série de petits bassins, soigneusement lutés avec de la terre glaise, et d'où l'eau qui arrose le premier bassin, retombe dans les bassins inférieurs en petites cascades.

Durant tout le temps que mettent à pousser et à mûrir les ignames, les naturels demandent à la pêche de leur fournir des aliments.

Celle du rivage appartient spécialement aux femmes qui y remplissent leurs paniers de coquillages, tandis que les hommes s'occupent à pêcher plus au large, dans leurs pirogues, avec des filets.

Nous avons dit que les habitants de la Nouvelle-Calédonie sont partagés en une foule de petites tribus souvent en guerre les unes avec les autres, chacune de ces tribus est gouvernée despotiquement par un grand chef ou *chef à oiseau*, qui, roi de son vivant, devient génie après sa mort, c'est presque un personnage sacré, et à la guerre les ennemis de son rang osent seuls l'attaquer; au-dessous de lui sont les *chefs à paille*, puis les petits chefs, et enfin les chefs de famille.

En somme, c'est une féodalité parfaitement organisée, avec un roi à son sommet, ses ducs et ses comtes, ses serfs et même ses esclaves, et dans laquelle on retrouve et le sacre du chef suprême, et les cérémonies d'investiture, et les serments des vassaux, tout cela à l'état sauvage, bien entendu, et ne faisant que perpétuer les guerres entre tribus jalouses les unes des autres.

Pour être primitives, les armes des Néo-Calédo niens n'en sont pas moins variées et redoutables; pour frapper de près, les guerriers se servent de la hache en pierre, du casse-tête ou tomawak, du bec d'oiseau ou marteau de pierre aiguë, fixé au bout d'un manche de trente centimètres de longueur, du couteau fait avec un fragment de quartz, ou du poignard, aussi en pierre, à angles aigus, et aiguisé par l'extrémité.

Leurs armes de trait sont la zagaie, ou lance de bois dur et lourd, qu'ils envoient à quarante ou cinquante pas, avec une merveilleuse adresse, les flèches qui jamais ne sont empoisonnées, et enfin la fronde avec laquelle ils lancent, avec une incroyable dextérité, de^s pierres ovoïdes de la grosseur d'un œuf de poule.

Les guerres sont en général courtes, mais terribles, l'habileté du chef consiste à tromper l'ennemi, à le surprendre, à tomber sur lui pendant son sommeil. Des cruautés inouïes signalent la victoire, les vainqueurs dévorent les cadavres qu'ils se partagent pour en faire de grands festins. S'ils n'ont pas le temps de les enlever, ils se contentent d'emporter les membres et le foie, et de couper les têtes pour en faire un ornement à leurs cases.